

Entrevista

COM JEAN-LUC NANCY

UNE PENSÉE *POUR* UN NOUVEL
AVENIR À INVENTER
À L'ÉCOUTE DE
JEAN-LUC NANCY

*A thought for a new future to invent
Listening to Jean-Luc Nancy*

ENTREVISTA COM JEAN-LUC NANCY

*jean-luc.nancy@wanadoo.fr
Université Marc-Bloch, Strasbourg*

FERNANDA BERNARDO

*fernandabern@gmail.com
Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra*

*Recebido em setembro de 2016
Aprovado em dezembro de 2016*

Biblos. Número 3, 2017 • 3.ª Série
pp. 229-242

Jean-Luc Nancy (Bordeaux, 1940) é uma das grandes vozes filosóficas da nossa contemporaneidade, e uma voz singular e marcante da *Desconstrução*, o idioma filosófico ligado ao nome e à obra de Jacques Derrida (1930-2004), que lhe dedicou um livro (*Le Toucher*, Galilée, 2000), e de quem Nancy foi um amigo muito próximo.

Professor jubilado da Universidade Marc-Bloch de Strasbourg, Jean-Luc Nancy é o autor de uma obra vasta e plural que, num estilo ímpar, percorre as diversas áreas dos saberes e das artes, cujas fronteiras faz vacilar: da Filosofia à Política e à Religião, passando pelas Artes na diversidade plural e heterogênea das suas aparições sensíveis (poesia, literatura, desenho, pintura, cinema, dança, fotografia, música, teatro, ...), na voz de Nancy, onde ecoa o perfil da sua “época” no seu traçado mais essencial e promissor, ainda que sem utopias, ressoa e dá-se a escutar e a pensar uma exigente, vibrante e inédita *arte da existência*, do *sentido da existência* e do nosso *viver em-comum no mundo*.

Quisemos nesta breve conversa (que continua) fazer talvez o *impossível* – *impossível* que é, por excelência, o timbre da *Desconstrução*: a saber, tentar antes de mais dar a escutar a singularidade do timbre da voz de Nancy – ele que é também o autor de uma obra intitulada *À escuta* (Belo Horizonte: Chão da Feira, 2014) – e, através dele – ele que a porta no coração (transplantado) e dela é a figura viva – a singularidade do idioma da *Desconstrução* como uma certa paixão pela singularidade e uma lúcida hospitalidade incondicional ao porvir/futuro.

No ar de um tempo, como o nosso, envenenado por brutais simulacros do religioso, enchamejado por ásperas figuras de loucos por Deus e/ou pelo poder, o ponto de partida para concretizar a nossa intenção foi abrir *A adoração* ((2014). Palimage) e *A declosão* ((2016). Palimage), ambas subintituladas *Desconstrução do cristianismo* – que é também uma desconstrução do monoteísmo, do logocentrismo e do humanismo – onde, “sem pintar de novo os céus” e lembrando os tantos perigos que o dito retorno do religioso faz correr ao pensamento, à liberdade e à dignidade dos viventes humanos, Nancy nos propõe, sob o signo de uma abertura heteronómica e de uma insaciável sede de infinito, um novo e diferente sentido da existência, da terra e do mundo: advogando que o mundo se encontra hoje num momento de viragem radical, o filósofo apela à

responsabilidade de, tão lúcida quanto sonhadamente, mas sem ilusões, se pensar e se inventar um novo amanhã: *de quoi demain...?*

Biblos: Commençons donc par toi, Jean-Luc – par l'approche et le décèlement (im-)possible de la singularité de la *signature* de ta *pensée* sur la scène philosophique. Et [commençons] par une dénomination désormais incontournable qui, à mon avis, garde encore son secret – et promet donc un long travail à venir. Tu en parles toi-même, notamment dans *Qu'appelons-nous penser?* ((2013). Bienne/Paris: Diaphanes: 71), où tu avoues : “Derrida m'a fait le très grand honneur de dire – deux fois, je crois – que j'étais ‘post-déconstructionniste’: je savais très bien qu'il exprimait là, indissociables, une reconnaissance et un regret. Je veux dire que cette déclaration m'a ému”.

Pour *tenter* de bien saisir *la résonance de ta voix*, la singularité de la résonance de ta voix philosophique, comment doit-on entendre ce “post”, qui d'ailleurs résonne si étrangement de la part de Jacques Derrida, le penseur-philosophe-écrivain de “la” déconstruction ? Tout “-isme” mis à part, nécessairement, comment te sens-tu “post-déconstructionniste”? Autrement dit: ce “post”, comment marque-t-il la singularité de ta *posture philosophique* et comment se marque-t-il dans ta *pensée* et dans ton œuvre?

Jean-Luc Nancy: Je préfère en effet le *post* de la posture à celui d'un *après*. Si Jacques (appelons-le par son nom d'ami) a dit “post-déconstructionniste” c'était d'abord avec ironie. Plus d'une ironie bien sûr: d'abord il souriait de cette avalanche de “post” qui depuis 40 ans symptomatise une maladie taxinochronologique si je peux dire et sans doute un désarroi car on ne sait plus comment nommer ce qui vient après sinon par l'après, ce qui suppose que ce n'est jamais très nouveau! Il pouvait donc aussi bien suggérer: court toujours! si tu es “post” tu ne seras pas très nouveau! Mais en même temps il percevait très bien les décalages entre nous et en particulier le fait que je sentais, depuis assez longtemps, les risques attachés à la cristallisation du mot et du motif de la “déconstruction”. Il s'en méfiait lui-même de plus en plus. On ferait bien de rassembler tous ses déclarations à ce sujet: ça instruirait certains, aussi bien parmi ceux qui brocardent ce mot que parmi ceux qui

en font un usage observant, pour ne pas dire religieux. Il y avait donc aussi une ironie dans cette direction elle-même double. Mais puisque c'est lui, comment éviter d'entendre aussi: "tu vas me survivre" et sur tous les tons qu'on peut et qu'on doit imaginer. Un ton triste, un ton accablé, un ton joyeux, un ton fier de ma greffe qui se sera trouvé comme une agrafe dans ma poitrine qui m'attache à lui par-delà la mort. Bizarre tout de même qu'on greffe un philosophe dont l'ainé et l'ami pensait cette chose, ce supplément de chose, depuis longtemps!

J'entends aussi, toujours à cause de lui, "poste déconstructionniste": une poste, un service postal qui envoie du déconstructif, des lettres et paquets déconstruits, des bouts de structures et pour finir de la *struction* comme ça m'est venu plus tard, quand il n'était plus là pour s'en moquer ou m'y conforter. Il dirait peut-être: "T'es gonflé!" comme il m'a dit à propos de "sens du monde". "Gonflé", tu le sais Fernanda, en français familier c'est "présomptueux" ou "pas gêné". "Tu exagères!" tu prétends donner "le sens du monde", rien que ça! Quelle impudence et quelle imprudence. Je te le dis, tu vas t'y perdre. De même qu'avec ta "déconstruction du christianisme": tu n'y arriveras pas, à la fin il y aura toujours le christianisme... Oui, Jacques, je t'entends. On continue à discuter. Le christianisme, vois-tu, se trouve en *struction*, en tas de morceaux et de bribes dans lesquels on fouille et on trouve... rien de chrétien, ou si peu, pas beaucoup plus de grec ni de juif. Mais on trouve surtout que la clôture de la métaphysique est longitudinale et non transversale à l'histoire – et ça c'est toi. Ce n'est pas *post*-toi, c'est toi posthume survivant vivace. Cette phrase je ne sais où elle est mais elle est. Elle fut dite un jour, au moins. Et ça change beaucoup, cette longitudinalité: ça veut dire toujours, toujours depuis aucun commencement ça se divise entre position et déposition, entre construction et déconstruction, entre présence et présence, entre ceci et ceci ou cela et cela. Et ça, ce long sillon interminable de charrue qui laboure le champ métaphysique, cela est marqué une fois pour toutes et en travers du "commencement" quel qu'il soit mais singulièrement celui du genre heideggérien... C'est ta marque en travers de celle, non moins permanente, de Heidegger.

Et moi je ne suis pas ailleurs que le long du sillon, je continue, de moins en moins *post* car de plus en plus pressentant – *pré*- par conséquent, précédant,

prévoyant, précipité vers un à venir qui lui aussi n'est autre que toi, ton mot toujours à labourer à son tour pour ne pas le laisser se figer.

Ça vient, tu le sais bien. Ce qui vient n'est pas là et quand c'est là ça ne vient plus, c'est déjà fini. Depuis que tu es mort ça vient en accéléré – pas parce que tu es mort mais c'est ainsi: depuis onze ans et bientôt plus il s'est passé un déferlement de venues et de fins accumulées, un tas de choses (une struction) dont tu n'auras pas eu l'idée et que pourtant tu pressentais déjà toi-même à ta manière. C'est sans doute un long et lent tremblement de terre qui "ouvre sur ce qui reste *hétérogène à l'origine*" et donc sur un "tout autre" vertigineux. "Hétérogène à l'origine", il faut bien scruter cette formule que tu ne soulignes pas pour rien: il s'agit d'une autre genèse dans la genèse; non pas une archi-genèse qui engendrerait la genèse ni un archigène qui générerait le gène ou le génome, mais bien plutôt autre chose que du génétique dans la genèse et dans la génération... Une *gêne* puisque la langue offre ça, c'est-à-dire une contrainte, un embarras, un empêchement et une peine. Dans "Les Fins de l'homme" tu évoques, elliptiquement, tous les sens possibles de l'expression "ça ne gêne pas". Tu le fais à propos des déclarations d'opposition politique qui ne gênent pas l'ordre établi. Sans revenir sur ce contexte précis (tu évoques le Vietnam, puis 68) je retiens ceci: les sens possibles de l'expression vont de "ce n'est pas important, c'est négligeable" à "c'est tout juste tolérable". Si ça gêne, c'est donc toujours au moins un trouble, au plus un empêchement. Qu'est-ce qui se passe lorsque la génération est gênée – entravée, détournée, déviée de sa destination ou même de sa possibilité? ou encore, par hétérogénéité, altérée, pervertie, égarée? La succession des temps, des époques, des philosophies ne cesse d'être accidentée, détournée des genèses et des générations. Il n'y a donc pas plus de "post" bien identifiable qu'il n'y a d'origine homogène à elle-même ni à ce qu'elle origine.

Biblos: Il n'y a que des envois, une *poste* et une *posture* donc – "un grand penseur", dit/écrit Jacques, "c'est toujours un peu une grande poste"! –, qui d'entrée de jeu nous jettent sur la *scène postale* – celle que "la déconstruction" en tant qu'idiome philosophique a décelée, veillée sur son secret et a-destinée – et dont les initiales (*PP* – de *poste* et de *posture*) me font aussitôt penser au *principe postal*, à l'inéluctabilité du *principe postal*, qui n'est justement plus un

principe et qui rappelle à la raison ce que tu nommes, dans *La déconstruction du christianisme I*, le *paradigme principal* qui, pour l'essentiel, homo-hégémoniquement, berce l'Occident.

Je me tourne donc ici d'abord vers ta *Déconstruction du christianisme* et la ressource d'avenir qu'il porte et qu'il a-destine au "futur" – "le futur" étant justement le titre et le motif du volume de la revue *Biblos* auquel cet entretien de prime abord se destine.

Dans ce sens et dans l'écho de ta réponse, j'essaye d'enchaîner en t'adressant deux questions qui, se destinant davantage à tes lecteurs/lectrices de langue portugaise, ne peuvent pas ne pas éviter de viser d'abord ce qu'il peut bien y avoir de personnel, voire d'autobiographique – au sens d'*auto-bio-thanatos-hétéro-graphique* bien sûr – dans ta pensée/déconstruction du Christianisme.

1) Je crois que le Christianisme aura tout d'abord été pour toi une sorte d'atmosphère d'enfance – à côté de tes engagements juvéniles vers l'action sociale et politique et de tes passions, plutôt solitaires comme toute passion, pour la lecture et pour l'écriture (de poèmes), je crois savoir que le Christianisme aura joué un rôle important dans ta formation intellectuelle : en lisant ton entretien avec Pierre-Philippe Jandin ((2013). *Jean-Luc Nancy. La possibilité d'un monde, Dialogue*. Paris: Les dialogues des petits Platons: 11-15), j'apprends même que tu as milité dans la *Jeunesse étudiante chrétienne*, une mouvance du catholicisme social. Or, si d'une certaine façon jamais l'enfance ne nous abandonne, si on l'emporte à jamais à la semelle des chaussures, si surtout un philosophe garde à jamais ses yeux d'enfant, j'imagine pourtant que, comme le buvard de Benjamin, et sûrement pour plus d'une seule raison, en tant que philosophe tu pourrais peut-être aujourd'hui dire aussi: "Ma pensée se rapporte à la théologie comme le buvard à l'encre : elle en est totalement imbibée. Mais s'il ne tenait qu'au buvard, il ne resterait rien de ce qui est écrit". Et je me demande tout d'abord si et comment, de quelle façon et dans quelle mesure, ta "Déconstruction du christianisme" – l'œuvre en deux volumes (1. *La décloison* (2005) et 2. *L'adoration* (2010)), *l'expérience* de pensée dont elle est la trace et la *promesse* d'avenir dont elle est porteuse – n'est pas aussi (aussi, du moins!) une trace de ton *salut* de penseur-philosophe-écrivain à cette atmosphère d'enfance et de jeunesse repensée. Qu'y a-t-il (aussi) d'autobiographique dans cette œuvre, s'il y en a?

2) Dans le sillage de Kafka, Jacques (Derrida) a rêvé, lui, d'un autre, d'un *tout autre* Abraham et, certes, non sans ironie, il s'est dit "le premier" ou "le dernier des juifs". Et, en devancier solitaire et battant le courage de la pensée – d'une pensée forte de sa vulnérabilité même, irrédentiste *dans* sa vulnérabilité in-finie –, ce rêve soustrayait sa déconstruction à la mémoire gréco-abrahamique dont *en même temps* elle réaffirmait *et* l'héritage *et* l'hétérogénéité et il l' a fait rêver de la *promesse* d'un "monde" (ou de plus d'un monde) des Lumières à venir à même d'une tout autre "civilisation".

Dans cette même ironie et dans le partage de la *promesse* de ce même rêve d'une autre "civilisation" – tu en parles aussi dans *Politique et au-delà* (2011), notamment, comme d'un "autre mode de reconnaissance du sens" –, d'après ta déconstruction du Christianisme te dirais-tu aussi "le dernier des chrétiens"?

Jean-Luc Nancy: À la question de l'"autobiographie" je réponds qu'il s'agit bien plus de la biographie d'une génération ou d'une époque. Je suis très loin d'être un cas isolé. Les militants des mouvements chrétiens-sociaux (pour leur donner ce nom) des années d'après-guerre, souvent compagnons ou successeurs d'aînés qui avaient fait de la Résistance, grâce à laquelle beaucoup de consciences politiques et philosophiques s'étaient fermées, voire éveillées (ce qui était aussi arrivé à d'autres par la seule existence de la situation de la guerre, de l'occupation et de la résistance). Je pourrais vous dresser de longues listes de responsables politiques ou syndicaux, d'écrivains, philosophes, artistes qui dans les années 50 ont participé de cet esprit qu'on pourrait dire de "reconstruction" en reprenant un mot qui fut alors employé pour une grande refonte syndicale (celle de la CFTC en CFDT, donc une "sécularisation"...). Il faut ajouter à cela deux éléments: d'un côté la continuité avec de grandes ouvertures théologiques des années 20 et 30 (Barth, Bultmann, Balthazar, Fessard et tant d'autres) et de l'autre les remodellements ou les refontes de l'esprit communiste à la faveur de ce qui se passait en Russie et en Europe de l'Est. 1956 en Hongrie a été un moment important pour cette génération, tout comme en 1955 la conférence de Bandoeng et l'émergence de ce qu'on a nommé "le tiers-monde" – à quoi devait en partie se référer ce qu'on appela plus tard une "troisième voie".

On peut dire qu'il s'agissait d'une refonte générale de la pensée dans les conditions d'un monde qui voulait se donner un avenir après avoir frôlé le désastre. Mais cette refonte était sans inquiétude majeure: chrétiens ou marxistes, tous se sentaient portés par une confiance toute neuve. Il y avait des résistances, bien sûr. L'Église par exemple a condamné le mouvement dont je faisais partie (en 1956) cependant que les condamnations ou les exclusions se multipliaient entre partis et mouvements révolutionnaires.

Assez vite pourtant il y eut comme une stagnation: nous avons senti que le cours général des choses, la prospérité et le progrès de ces années plus tard dites "glorieuses" ne renouelaient pas vraiment ou pas assez ce que nous sentions confusément comme une sorte de consensus démocratique, socialisant et progressiste, déjà héritier d'une histoire et commençant à se répéter ou à se dessécher. Les années 60 furent celles d'une déconvenue et d'une désorientation. Même la décolonisation décevait. Il fallait aller plus loin, et surtout ailleurs. Déplacement dans l'espace plutôt que dans le temps. Suspension des visions historiques: voilà pourquoi on considéra les structures, les compositions, les articulations. Puis on déconstruisit, on décomposa, on désarticula. Ce fut le temps des analyses.

Il engendra non pas des synthèses mais au contraire des envois disséminés: "jouir sans entraves" aussi bien que "guetter ce qui vient", retracer les traces ou bien multiplier les pistes. Même plus des rêves ni des promesses ni des attentes. Mais toujours des envois, des envois à nous-mêmes, ici et maintenant, des appels à guetter, à dresser l'oreille.

Au fond j'ai l'impression que les temps de mon enfance sont très éloignés. C'étaient des temps peu vigilants et peu avertis de faire attention. Des temps où nos sociétés européennes ont cherché à se protéger et à se rassurer contre une menace qu'elles avaient vu surgir d'elles-mêmes, de leur propre développement et de leur propre domination du monde...

Quant à être "le dernier chrétien" (ce qui revient aussi à être le dernier des derniers juifs puisque le premier chrétien fut le premier dernier juif) il me semble qu'il s'agit là d'une structure et/ou d'une pulsion profonde de notre constitution: toute identité s'achève, s'est déjà achevée en se formant, se forme de son achèvement, s'achève par sa formation. Derrida parle, dans le même

contexte, de son "appartenance sans appartenance" à la judéité. Or il sait très bien que c'est là un trait profondément juif – ou "juif" si vous voulez, avec ces guillemets que Lyotard a judicieusement employés pour désigner une judéité non réductible à une identité, pas même à sa "propre" identité. L'apport le plus propre du judaïsme au monde occidental consiste dans un passage à la limite du propre (rappelez-vous l'importance du motif du propre chez Derrida, tout ce qu'il a confié au néologisme d'"exappropriation"). On pourrait tenter de condenser ainsi : plus c'est propre, moins ça l'est. Plus je suis proprement "je" moins je peux être "moi", car "moi" est une attribution de caractères propres, voire de biens propres (ce qui déjà est une formule juridique!) tandis que "je" est seulement ce que vous et moi partageons comme la possibilité de parler – laquelle ouvre sur l'impropriété et l'inappropriabilité foncières du langage. Ainsi le dernier juif est-il le plus juif en tant qu'il passe à la limite de l'être-juif. Le dernier chrétien de même – c'est-à-dire aussi bien le premier selon Nietzsche ("il n'y a eu qu'un seul chrétien, et il est mort sur la croix"). Le dernier/premier chrétien se retrouve donc juif et/ou grec et/ou romain – ce qui signifie que "chrétien" est le nom de celui/cela qui n'est aucun des trois.

C'est cela même que je cherche à faire entrevoir: le christianisme n'aura représenté rien d'autre que le surgissement d'une requête ou d'une exigence de n'être aucun des trois. Ni grec parce que l'autonomie logologique s'épuise dans sa tautologie, ni juif parce que Israël se disperse et reprend toujours son exil, ni romain parce que Rome se décompose d'elle-même dans sa propre universalité. Derrière ou en avant, en-deçà ou au-delà il y a quoi? *interior intimo meo et superior summo meo* – c'est-à-dire l'infini dans le fini. Soit, pour boucler ici provisoirement, le dernier premier, la fin comme ouverture (ce qui n'est pas tout à fait la même chose que le commencement).

Biblos: Pour l'instant, je reviens encore à ma question pour tenter encore de revenir à l'idiome de ta pensée: le "dernier juif" est donc le plus juif, mais il est aussi "autrement juif" et même "plus que juif" ou "autre que juif". Et on dira peut-être autant du "dernier/premier chrétien" – il en va *et* de l'incertitude *et* de la tension ou de l'hétérogénéité *du soi* autant que de celle de l'héritage, il en va du "singulier pluriel" ou du "plus d'un" d'origine et de structure ou

d'*incondition* de chaque *un/le* (même de chaque héritage), mais, de fait, il en va aussi, et surtout, dirais-je, en ce qui concerne l'héritage et l'appropriation comme ex-appropriation de l'héritage, de l'attention à ce que tu nommes la *déshérence* d'une certaine ressource que ta *Déconstruction du christianisme* – qui est aussi une déconstruction du monothéisme, du logocentrisme et de l'humanisme – a mis au jour comme celle de la pro-*venance* lointaine et du trait essentiel, *et essentiellement non religieux* (du moins selon le registre ontothéologique du religieux), non seulement du Christianisme mais aussi de l'occidentalisation-monothéisation du monde en cours sous le signe de ce que tu nommes "l'équivalence générale", c'est-à-dire la "marchandisation" de tout sans plus. Je repars de là, de la radicalité et de l'obstination nourrissante de l'attention à la *déshérence* de cette *venance*, et donc d'un certain retrait ou défaut d'origine qu'elle ne manque pas de signaler, pour essayer de t'adresser quelques questions toutes enchevêtrées – que voici :

1) L'attention et la fidélité joyeuse à la *déshérence* de cette *venance*, n'est-elle pas le cœur même de ta pensée? Et de ce que tu nommes la *pensée*? Et l'attention au secret absolu de cette ressource-là de l'occidentalisation-monothéisation du monde n'est-elle pas aussi la marque qui, par excellence, singularise ta *Déconstruction* à même "la *Déconstruction*" (sans *-isme!*) en tant qu'idiome philosophique? D'une déconstruction qui, pour cela justement, *toujours déjà* partout à l'œuvre dans la mémoire occidentale n'a certes pas eu besoin de "la *Déconstruction*" derridienne ou nancyenne, mais qui, en tant que telle, je veux dire en tant qu'attention fidèle à l'*in-fini* de cet à-venir ou de cette *venance*, se trouve pourtant singulièrement liée à l'idiome de ta pensée et de celle de Jacques Derrida et à la signature de vos œuvres?

2) En 2001, tu disais déjà: "notre temps est donc celui où il est urgent que l'Occident – ou ce qu'il en reste – analyse son propre devenir, se retourne sur sa provenance et sur sa trajectoire, et s'interroge sur le processus de décomposition du sens auquel il donne lieu" (*La décloison*: 49) Et, en haussant définitivement le ton, au lendemain des attentats de Juillet à Nice, tu faisais un sombre diagnostic de l'état actuel de notre monde tout en adressant en même temps un appel à l'urgence de la nécessité d'une toute autre pensée, ou, peut-être plus précisément, à

l'urgence de l'hyper-responsabilité de la pensée pour une toute autre pensée capable de tout penser autrement en repensant à nouveaux frais le sens de l'existence, du monde et de notre vivre-ensemble au monde – tu écrivais alors (*Libé*, le 18 juillet 2016): “Le monde est à un tournant. Il a un nouvel avenir à inventer. Tuer les enfants (et les autres) c’est tuer l’avenir sans même faire exister un présent. Il ne suffit pas de hausser le ton : il faut aussi penser ce qu’exister peut vouloir dire d’autre que faire rouler des camions, des machines et des entreprises. Un homme politique, une femme politique, aujourd’hui ne peut plus éviter de parler du sens de notre monde. Et pas seulement en récitant la devise de la République française. Car chacun de ces mots est écrasé par les camions, les machines et les entreprises. *Et par l’insuffisance ou par la négligence de nos pensées*”. Je souligne. L’attention à cette ressource-là que je viens de rehausser dans ta déconstruction du christianisme et du monothéisme en général, à même de l’Occident, n’est-elle pas la condition de possibilité de la pensée qu’*il nous faut* aujourd’hui quand tout va si mal dans le monde? Peut-être la seule pensée à la hauteur de répondre à *l’insuffisance* et à la *négligence* des pensées qui sont à l’origine de l’état actuel de notre monde. Peut-être la seule aussi à aujourd’hui nous faire croire à la promesse d’un nouvel avenir? D’un avenir désormais guidé par l’inconditionnalité, voire par l’indéconstructibilité du désir de justice?

3) Malgré la dérive *fonctionnaliste* de l’université européenne issue de la *Déclaration de Bologne* (juin 1999), quelle est, ou quelle devrait être là-dessus – c’est-à-dire au sujet de “l’insuffisance ou la négligence de nos pensées” et de l’urgence d’une toute autre pensée pour nous donner à penser autrement le sens du sens, du monde, du vivre-ensemble au monde et de l’avenir –, quelle est bien la responsabilité de l’université, des humanités et, dans celles-ci, de la philosophie?

Jean-Luc Nancy: 1) Me paraît en effet essentiel ceci: il n’y a eu une occidentalisation du monde que parce qu’en Occident le monde a pris un tournant décisif. Il l’a pris aussi, à certains égards, avec l’orient du bouddhisme et avec celui du taoïsme : c’est-à-dire que dans une (très) relative synchronie se sont produits des tournants qui ont eu en commun un certain universalisme, un désamarrage des appartenances locales et généalogiques. Il y a d’ailleurs aujourd’hui quelques aspects bouddhistes et taoïstes qui se mêlent à la “mondialatinisation”, le plus souvent ressentis comme

en rupture ou en dissonance avec l'occident et pourtant trouvant en lui quelques passages, quelques possibilités de marquage. Le monde a commencé à se faire monde – et du même coup à s'ouvrir comme espace de sens là où il y avait auparavant des localités de présence. On pourrait dire que le “sens” est toujours indexé sur des formes d'absence ou d'absentement (par où partir et vers où...) tandis que les présences sont à leurs places. Et notons bien que toujours il s'agit de la mort: dans les lieux de présence, les morts sont présents (ancêtres, esprits); dans l'espace ouvert à l'absence, la mort prend le pas sur les morts; l'absentement survient. Nous ne mesurons pas encore l'ampleur de ce phénomène mais elle est certaine. Elle est comparable sans doute à ce qu'avait été la mutation néolithique.

4) Tu parles de “cette ressource” et tu sembles la désigner dans ce que tu as souligné: “l'insuffisance ou la négligence de nos pensées”. Ces deux défauts ne font pas une ressource. Tu veux dire que l'attention tournée vers eux est une ressource. Mais ce n'est qu'une toute première et assez pauvre ressource... Oui, j'ai l'impression que nous avons négligé des signaux avertisseurs parce qu'ils se sont toujours confondus avec des résistances à la raison, au progrès et à un épanouissement ou à une émancipation de ce que nous ne pouvions que refuser: la domination des puissants et des prêtres. Cependant, notre confiance nous a quelque peu égarés. D'autres puissances et d'autres croyances se sont engendrées. Nous avons cru pouvoir nous fier à une sorte d'avancée générale : maîtrise, conscience, projet, avenir. Alors même que l'histoire se mettait à se gripper ou à patiner nous voulions encore plus ou moins clairement poursuivre l'avancée... Parler d'insuffisance et de négligence est trop facile! Comme si je savais ce qui serait suffisant et attentif! Je crois au contraire que pendant un certain temps nous avons été nombreux à fonctionner en régime double: d'un côté progressistes, émancipateurs, etc. et de l'autre orfèvres de langues, ciseleurs de concepts de plus en plus écartés du “progrès” ou de l'“humanisme”. A quoi pouvions-nous encore nous rapporter en politique? Je me souviens de Jacques s'interrogeant sur l'intérêt de l'altermondialisme. Mais depuis nous sommes très vite passés au-delà de ces interrogations...

5) Ta 3.^e question me fait enchaîner sur ce qui précède: dans les dix dernières années il me semble que l'Université a très sérieusement avancé sa transformation

en établissement professionnel supérieur. Le modèle que tu dis fonctionnaliste l'emporte et c'est lui qui dicte les classements d'universités, expression parfaite, pitoyable mais aussi profitable à la compétition, de ce fonctionnalisme. Il y a certes toujours des lieux de pensée vivante mais la notion même, l'idée ou la Forme de l'Université n'est plus du tout la même parce que le savoir n'est plus le même. Sans doute la forme du savoir changera et avec elle celle de ce qui se sera nommé l'Université sans se savoir soi-même sous ce nom... Après tout, l'Université des XVII^e et XVIII^e n'a pas beaucoup contribué ni aux sciences ni à la pensée modernes... Ça s'est passé autrement...

Biblos: Cette pensée athée qui "se souvient de Dieu" et qui est d'elle-même un appel à tout penser tout autrement, elle est une *pensée performative* – l'exercice de ce que Jacques Derrida nomme *la paléonymie* se trouve partout à l'œuvre chez toi et il crée aux lecteurs des difficultés accrues à la difficulté même de cette autre pensée: il est notamment à l'œuvre dans des mots ou des quasi-concepts tels que "athéisme" et "sens", par exemple – mais aussi dans bien d'autres encore. Des noms qui, déjà déconstruits, se trouvent être chez toi une sorte de homonymes, sans être synonymiques, de leurs vieux noms au sein de notre héritage qui, de la sorte, bien loin de se trouver par là détruit, se trouve ainsi plutôt réaffirmé. Repensé, contresigné et réaffirmé. Or, l'"athéisme", que tu tiens non seulement pour une *invention spécifique* de l'Occident et pour *l'élément* même dans lequel il se serait inventé (*La décloison: 27*) mais aussi pour un "salut" à l'avenir, que nomme-t-il au juste chez toi ? N'est-il pas une lumière pour le "venir" ou l'"à-venir" d'autres Lumières? Comment, notamment, fait-il signe vers une justice dans la pensée, et comment se fraye-t-il à l'infini le "sens" – sans hypostase donc –, voire "le sens du sens"?

Jean-Luc Nancy: Parfois j'ai envie de laisser tomber tous ces mots et toutes ces explications, redéfinitions, remise en jeu des mots... En effet si tu dis "sens" tu peux être sûre qu'on entend "signification", "valeur conceptuelle", "remplissement" alors que tu voudrais suggérer "renvoi", "circulation", "sensibilité"... Et quand je dis "suggérer" je ne veux pas me contenter d'être allusif: j'écris des pages pour étayer ma suggestion... Mais je sais bien qu'on ne peut pas se conten-

ter de paléonymiser, ni de polysémiser ni de néologiser. Toutes ces opérations, rendues nécessaires par une usure profonde des sens – justement – de tous nos mots sont encore des opérations avec les mots: or il s’agit d’entendre leurs charges affectives, esthétiques, actives. Que Derrida fabrique “destinerrance” et “différance”, que Deleuze apporte du rhizome ou de la ritournelle, ou Lacan du “parlêtre” ce sont chaque fois des opérations intellectuelles qu’il faut refaire comme on refait des expériences pour bien comprendre la chute des corps ou la réunion de l’hydrogène et de l’oxygène – et ce sont en même temps des voix à entendre, des tons à repérer, des accents, des élans ou des bonds à capter... Avec l’athéisme j’ai tout essayé je crois: l’a-théisme comme an-idolatrie, l’a-a-théisme – une espèce de bégaiement, et aussi rien du tout, n’en parlons plus... Mais une irritation revient: le “divin” par exemple, ça se réduit-il à “Dieu”? ou bien laissons aussi le divin, mais que dirons-nous de ce qui dépasse absolument, de ce qui en nous et de nous nous dépasse infiniment? “Dépasser”, voilà un autre mot dangereux... et “infiniment” demande bien des précautions. Lorsque Pascal écrivait “l’homme passe infiniment l’homme” il se comprenait et il était compris – quitte à susciter des questions ou des soupçons (l’homme se passe-t-il tout seul? et comment est-il l’homme une fois infiniment passé? dépassé? trépassé?). L’important est qu’à un moment il n’est pas nécessaire de redéfinir chacun de ses mots: aujourd’hui si, c’est nécessaire.

A cela s’ajoute autre chose: il se produit un écart croissant entre la langue cultivée et la langue ou les langues disons vernaculaires. Notre langue cultivée devient un “eu” comme pouvait être le latin pour le paysan ou même pour le bourgeois moyen au XVII^e siècle. Or le latin s’est éteint. Descartes a écrit en français. Montaigne déjà mais juste avant lui Erasme n’écrit qu’en latin et déprécie les langues d’usage qu’il trouve corrompues. Au fond, nous sommes comme Montaigne enfant: nous allons – nous ou nos enfants – nous mettre à écrire une langue nouvelle, encore mal dégrossie mais déjà pleine de ses fines-ses propres... Peut-être trouverons-nous d’autres noms ou d’autres tournures. Montaigne n’hésitait pas: par exemple il disait de Dieu qu’il le faut imaginer inimaginable! C’était déjà du Derrida...

(entrevista conduzida e editada por Fernanda Bernardo)